

— Je l'ai connue... assez pour qu'elle me confiât le secret de sa vie... le secret de ses larmes...

— Ah ! le secret de ses larmes ? répéta-t-il.

Il prit son front dans ses mains. Tant de pensées lui venaient, en cet instant solennel, qu'il craignait la folie.

Il avait devant lui une femme ayant connu Marceline, qui allait tout lui dire.

Depuis vingt-cinq ans, il cherchait à percer le mystère de la disparition de sa femme.

Et il y arrivait, à cette heure redoutée et désirée tout à la fois.

Alors, chose étrange, il avait peur, une peur instinctive de je ne sais quoi. Cette heure, il eût tout donné pour la retarder. Il en venait à penser que l'incertitude dans laquelle il avait vécu valait mieux peut-être... et il se taisait...

Il se taisait et il avait envie de dire à cette femme :

— Partez, allez-vous-en, laissez-moi vivre dans ma tristesse... J'allais m'endormir... j'allais mourir... C'était bon, cela soulageait mon cœur, pourquoi me réveillez-vous ?

Il revient à lui, et doucement, faible, avec une voix d'enfant :

— Où l'avez-vous connue ?

— A Paris.

— Il y a longtemps ?

— Plus de vingt ans...

— Que faisait-elle ? Comment vivait-elle ?

— Elle était misérable et travaillait pour vivre.

— Un mot, madame, un mot avant tout... Est-elle vivante ?

— Oui.

— C'est elle qui vous envoie ?

— C'est elle.

— Elle a besoin de moi ?... sa misère est plus grande ?

— Non, est plus tranquille, maintenant.

— Qu'a-t-elle fait depuis vingt-cinq ans ?

— Elle a été ouvrière, un peu partout, puis employée. Elle a tenu des écritures, puis elle a conquis, à force de privations, une situation plus indépendante, en donnant des leçons de piano.

— Où demeure-t-elle maintenant ?

— Elle n'a jamais quitté Paris.

Mais son adresse ? son adresse ?

— Elle ne m'a pas permis de vous la donner.

— Pourquoi ? Elle craint ma présence, sans doute... Elle redoute mes questions ?... Elle se sent coupable... La malheureuse !... Et c'est vous qu'elle charge de venir me voir... Pourquoi ? Après vingt-cinq ans ! après vingt-cinq ans !... Que me veut-elle ?

— Votre pardon.

— Elle en parle à son aise. Je veux d'abord connaître le mystère de sa vie, le secret qui me tue, dont j'ai failli mourir... Après vingt-cinq ans d'abandon, elle songe à se faire pardonner ! Vraiment, c'est d'une grande âme.

— Elle est malheureuse, son cœur est brisé.

— Croyez-vous que j'aie été heureux, moi ? De quoi ai-je souffert ? De son abandon, et l'avais-je mérité, cet abandon ? Il m'a frappé à mort. Parlez, que veut-elle de moi ? Pourquoi vous envoie-t-elle ?

— Elle veut que vous sachiez tout... tout, depuis votre première rencontre en Suisse jusqu'à aujourd'hui.

— Un mot, encore. C'est par votre intermédiaire peut-être, que Marceline m'a renvoyé les edelweiss, ces fleurs pâles des Alpes que je lui avais cueillies un jour, au péril de ma vie, pour lui montrer combien passionnément je l'aimais ?

— Vous ne vous trompez pas. Je les ai remises à Jan Jot.

— Pourquoi Marceline me les a-t-elle renvoyées ?

— Parce qu'elle vous savait malade.

— Qui donc le lui avait dit ?

— Je ne puis répondre.

— Elle connaît donc quelqu'un de mon entourage... un de mes amis ?

Elle baissa la tête et se tut. Il poursuivit :

— Me sachant malade, — malade d'esprit, — elle avait donc l'espoir de me sauver en me renvoyant ce cher souvenir ?

— Oui, si vous aviez conservé ce souvenir vous-même.

— Elle croit donc que je l'aime encore ?

— Non, hélas, elle sait bien que l'amour n'est plus possible.

Il se mit à marcher, à pas lents, dans son cabinet.

— Je vous écoute, dit-il, qu'êtes-vous chargée de me dire ?

— Marceline vous aimait, M. Beaufort.

Il eut un rire nerveux, désespéré, découragé.

— Comment le croire ?

— Elle vous aimait passionnément. Je le sais, moi, qui suis restée vingt ans de ma vie auprès d'elle, et qui, pendant ces vingt ans, n'ai guère passé de jours sans la voir. Je le sais, car tous les jours elle parlait de vous. Et tous les jours, les mêmes mots de tendresses, de désespoir, revenaient à ses lèvres.

— Enfin, je vais donc tout savoir...

— Tout.

— Si elle m'aimait, pourquoi m'a-t-elle quitté ?

— Ici commencent les difficultés de ma mission, monsieur... Ici commence mon douloureux récit.

— Parlez, vous dis-je, parlez, madame... Hélas, je suis prêt à tout entendre. Je ne souffrirai jamais plus que je n'ai souffert, et votre récit, quelque poignant qu'il soit, quelque terrible et inattendu que soit le secret que vous allez me révéler, ne dépassera jamais ce que j'ai pensé, moi, ce que

j'ai imaginé depuis vingt-cinq ans, dans mes nuits sans sommeil et dans mes journées plus longues encore que mes nuits !!!

— Je vais faire appel à vos souvenirs, monsieur.

— Vous le pouvez. Ils sont précis.

— Lorsque vous avez rencontré Marceline en Suisse, n'a-t-elle pas fait tout ce qui dépendait d'elle pour vous éviter ?... pour vous décourager ? pour vous éloigner ?...

— Oui. Elle était un peu sauvage, mais elle s'est adoucie.

— Marceline avait compris votre amour. Elle avait compris aussi qu'elle vous aimait. Et cet amour lui faisait horreur.

Il tressaillit.

— Horreur ! dites-vous. Elle s'en montrait heureuse, lorsque j'eus vaincu sa sauvagerie, ses hésitations.

— Laissez-moi aller jusqu'au bout. Marceline ne pouvait se marier avec vous... Vous étiez digne d'elle, mais elle était... elle était indigne de vous.

— Elle s'arrête. Il lui prend les mains, les broie dans les siennes.

— Continuez ! dit-il d'une voix altérée.

— Marceline avait été trompée, séduite par un misérable... et lorsque vous l'avez rencontrée en Suisse elle venait y cacher sa faute...

— Sa faute ?

— Elle était mère !

— Mère ! Elle ! Elle ! L'infâme !...

C'est un cri de rage qui lui échappe, un cri de folie !... Et ses mains enfoncez leurs ongles dans la chair de son front.

— J'avais, dit-il, rêvé mille folies pour expliquer l'abandon de Marceline ; j'avais pensé à quelque déshonneur inavoué de la famille, dont la révélation la menaçait tout à coup, j'avais pensé à tout peut-être... excepté à cela !... J'ai épousé une fille indigne, une fille déshonorée, souillée !... une fille-mère !... Ah ! la misérable ! la misérable ! moi qui l'aimais tant !... Comment aurais-je pu deviner ?... Puisqu'elle avait eu le triste courage de me faire croire à son amour, assez d'énergie pour aller jusqu'à l'autel, comment aurais-je pu supposer que, le lendemain même où son mensonge triomphait, où je replâtrais son honneur, elle aurait fui, parce que sans doute elle avait horreur de ce mensonge ! Ah ! la misérable ! la misérable !...

— Ne la condamnez pas... ne la maudissez pas... attendez que je vous aie dit...

— Quoi encore ?

— Sa justification.

Il éclata de rire, avec un grand geste, les deux mains en l'air.

— Vous songez à la justifier ? à expliquer sa conduite ? à l'excuser peut-être ? Dérision... Eh bien ! parlez, je suis vraiment curieux de vous entendre.

— Marceline était une honnête fille...

— Oui, pardieu ! elle l'a prouvé... si Marceline était honnête, elle qui s'est déshonorée quand elle était jeune fille, et qui a trompé son mari, comment les appellerez-vous les vierges qui marchent le front haut, sans rougir, parce qu'elles ont le cœur sans reproche ?... Comment les appellerez-vous, aussi, les femmes qui, chastes filles, sont restées chastes épouses et placent leur honneur dans l'honneur même de leur mari ?

— Ecoutez-moi, M. Beaufort, vous la condamnerez ensuite.

— Parlez, dit-il, en haussant les épaules.

— Elle était coupable, puisqu'elle était tombée... Sa chute, pourtant, était l'œuvre d'un homme qui avait froidement escompté la faiblesse d'une enfant et qui avait calculé la portée de son crime. Marteline était riche... L'homme était pauvre. Il recherchait sa dot. Marceline fut ruinée, le séducteur ne reparut plus. Il laissait sa victime mère. C'est en Suisse que Marceline vint faire ses couches. Il y avait quelques mois à peine qu'elle était rétablie quand vous l'avez rencontrée... Qu'avez-vous à lui reprocher, monsieur Beaufort ?... Marceline m'a tout raconté... Je connais jusqu'aux derniers secrets de son cœur... Elle a tout fait pour vous éloigner, je vous l'ai dit, et vous serez assez loyal pour le reconnaître... Pourquoi vous êtes-vous obstiné ? Pourquoi n'avez-vous pas compris ?...

— Pouvais-je comprendre ! Il y avait tant de modestie, de réserve sur son visage !... Pouvais-je deviner de l'effronterie dans ses yeux toujours baissés ?... et de l'impudeur dans les rares et timides paroles qui lui échappaient ?

— Oh ! monsieur ! fit Marceline douloureusement.

Mais lui, avec un geste de rage :

— La malheureuse, la malheureuse, comme elle a joué la comédie !

— Croyez-vous donc qu'elle ne souffrait pas ?

— Il faut un cœur pour souffrir. Elle n'en avait point.

— Vous l'avez retrouvée là où elle se cachait. Vous l'avez suivie partout où elle s'enfuyait. Était-ce sa faute ? Elle vous ordonnait de ne plus vous occuper d'elle. Votre présence, vos assiduités, vos aveux la mettaient à la torture. Vous n'y preniez pas garde. Il fallait l'éviter, lui obéir, ne plus penser à elle !

— Comédie, comédie, vous dis-je. Me voyant épris, elle surexcitait ma passion, sûre qu'ainsi elle m'aveuglerait bien mieux et me tiendrait bien mieux sous sa dépendance.

— Jamais, je le jure, ces atroces pensées ne sont entrées dans son cœur.

— Qui vous l'a dit ?

JULES MARY